

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING



Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
 six mois, 12 francs, 50  
 un an, 25 francs

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus :  
 A LILLE : chez M. BÉGIN, libraire, rue de la Grande-Chaussée,  
 A PARIS : chez M. LAFFITE-BULLIER, 20, Rue de la Banque.

Le Numéro a un supplément.  
 ROUBAIX, 28 OCTOBRE 1869

### Bulletin politique.

La presse vient de rendre un service immense au gouvernement et au pays; et cela, grâce à la liberté de fait dont elle jouit depuis deux mois. A Paris et dans les grandes villes, le parti révolutionnaire avait préparé pour une date fixée un soulèvement général; une propagande active avait été faite dans les ateliers de la capitale; dans les classes populaires, les esprits étaient surmenés, surexcités par les déclamations les plus irritantes; le 26 octobre était publiquement annoncé comme la date fatidique d'une nouvelle révolution. Et pourtant que s'est-il passé? Le projet de manifestation a été mis au jour et discuté librement par la presse. Après quelques hésitations, la majorité des journaux s'est prononcée contre lui. Les hommes prudents de tous les partis ont montré les dangers que ferait courir au pays et à la liberté toute tentative de soulèvement. Eclairés par eux, les quelques députés qui annonçaient l'intention de se rendre au Corps législatif ont abandonné cette pensée et les plus ardents d'entre les irréconciliables sont venus à leur tour conseiller l'abstention au peuple de Paris.

Et maintenant, qu'on imagine un instant les mêmes faits se produisant alors que la presse était encore courbée sous le joug administratif. Que serait-il advenu? Le Journal de Paris nous répond: « Si ceux de nos confrères, dit-il, qui ont soutenu le projet de manifestation avaient été, à cette occasion, l'objet de poursuites, de saisies, de rigueurs d'un genre quelconque, nous n'aurions plus eu qu'à nous taire. Nous aurions laissé le gouvernement, aidé par la justice, s'en tirer comme il aurait voulu ou comme il aurait pu: et il ne s'en serait pas tiré, ou du moins il ne s'en serait tiré qu'après un conflit dont nul ne sait ce qui aurait pu sortir. La liberté de fait laissée à la presse a été notre grand auxiliaire dans la campagne que nous avons

faite, d'accord avec la plupart des journaux libéraux, contre le projet d'une manifestation pour le 26 octobre. La liberté des réunions, quoique malheureusement moins complète, nous a rendu aussi quelques utiles services. Nous disions tout à l'heure que le manifeste de la gauche n'avait exercé aucune influence sur l'événement de la journée d'hier. Mais en revanche, les démarches de quelques députés isolés qui ont parcouru quelques-uns des quartiers populeux de Paris et visité un certain nombre d'ateliers afin d'engager directement et personnellement les ouvriers à s'abstenir de la manifestation projetée, ces démarches, disons-nous, n'ont pas été inutiles. Si l'on y avait mis obstacle, on n'aurait pas empêché la propagande en faveur de la manifestation. Cette dernière se serait faite d'une manière clandestine et mystérieuse; mais elle n'en aurait été que plus puissante: et peut-être un certain nombre de malheureux, entraînés par des meneurs irresponsables, ignorant le véritable état des choses et les véritables sentiments des chefs les plus autorisés de toutes les fractions de l'opposition, auraient-ils couru mardi à quelque folle et douloureuse équipée.

Mais ce n'est pas tout. Si cette journée du 26 octobre a prouvé les services que la liberté de la presse peut rendre à la cause de l'ordre, elle a démontré aussi combien le gouvernement est peu au courant des fluctuations de l'opinion. Les journaux avaient dit et répété qu'il n'y aurait pas de manifestation ce jour-là; tous les parisiens un peu habitués aux allures de la classe ouvrière savaient pertinemment que tout était décommandé et que les ateliers ne seraient pas fermés. Et pourtant, M. le préfet de police a cru devoir faire publier l'avis que l'on sait et nos ministres ont cru devoir mettre 80,000 hommes sur pied! Ce n'est guère la peine d'avoir à son service tant d'agents et de fonds secrets pour être aussi mal renseigné!

Les élections communales belges ont porté un coup assez rude au parti ministériel.

Il y a eu partout grande affluence d'électeurs. Les catholiques l'ont emporté à Anvers, à Namur, à Louvain. A Bruxelles, trois échevins ont été éliminés et quatre membres de l'opposition ont été élus conseillers.

A Gand, à Liège et à Bruges, la liste libérale a passé. A Malines, deux catholiques ont été élus; il y a ballotage pour les autres candidats.

Les nouvelles de la Dalmatie deviennent de plus en plus graves. Les insurgés ont enlevé le petit fort de Staguevitch et bloquent étroitement celui de Dragoli. La ville de Budna est également cernée par eux; une lutte sérieuse se serait même engagée sous ses murs. Le feld-maréchal de Wagner, envoyé dans le pays, n'a pu jusqu'ici prendre l'initiative, à cause des intempéries de la saison. Le cabinet de Constantinople a autorisé le passage des troupes autrichiennes sur son territoire. D'après toutes les informations, c'est l'élément panslaviste qui soutient l'insurrection.

Le ministre des finances de Prusse, M. Von der Heydt, a donné sa démission. Il succombe sous l'impopularité des projets d'impôts récemment proposés.

D'Espagne, un télégramme que l'accord est rétabli dans le cabinet. Allons, tant mieux et puisse-t-il durer longtemps!

J. ROUBOUX.

### CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mardi 23 octobre.

La pluie a commencé à tomber dès le matin, mais le ciel s'est dégagé vers midi et à une heure il y avait sur la place de la Concorde à peu près deux cents curieux qui stationnaient ou marchaient sur le large trottoir qui fait suite au jardin des Tuileries. Autour de l'obélisque, il y avait une douzaine de personnes et un sergent de ville. Quelques curieux quittaient la place de la Concorde, se dirigeant du côté du Palais Bourbon. Près de la grille ouverte étaient trois garçons du Palais, nu-tête, regardant les passants qui les regardaient. Il y avait une sorte de désappointement sur tous les visages: on était venu pour voir s'il y aurait quelque chose et il n'y avait rien. A deux heures un quart le nombre

des curieux était diminué de moitié; mais il y avait une certaine affluence dans le jardin des Tuileries, par ce que l'Empereur s'était promené sur la terrasse du bord de l'eau; il avait été salué par les acclamations de la foule. Il n'y avait pas cinq cents personnes dans le jardin: des gamins jouaient aux barres. Voilà pour la manifestation de la place de la Concorde. La déception a été complète pour les curieux. J'ai vu un journaliste irréconciliable, débouchant gaillardement de la rue Royale s'avancer à grands pas sur la place, traversant le pont, s'arrêtant un instant devant le Palais Bourbon, puis rebroussant chemin pour regagner le bureau de son journal, avec un visage exprimant la satisfaction du devoir accompli.

J'ai parcouru divers quartiers: nulle part je n'ai aperçu la moindre apparence de manifestation. Je ne puis vous dire ce que sera le reste de la journée; mais je crois qu'il ressemblera de tous points au commencement.

Le Constitutionnel publie ce matin une note qui a tout l'air d'une communication officielle. Elle dément le bruit très accrédité depuis plusieurs jours de la convocation immédiate du Corps législatif, et affirme qu'il n'en a jamais été question dans les Conseils de ministres. L'affirmation sur ce point du journal officieux est contredite par divers renseignements desquels il résulte que M. Schneider aurait insisté auprès de l'Empereur pour obtenir la très prochaine réunion de la chambre. Cette note du Constitutionnel a produit un mauvais effet ici, d'autant plus qu'elle se termine par quelques lignes qui sont menaçantes. Nous sommes dans une période où les menaces, vissent-elles du Constitutionnel, sont une faute parce que le gouvernement a tout intérêt à laisser les provocations venir de ses adversaires, et à les interdire à ses amis. Du reste je ne saurais trop vous répéter que les renseignements que l'on recueille sont constamment contradictoires; et la preuve, c'est qu'on vient de m'affirmer à l'instant même, que le Journal officiel publiera demain le décret avançant la date de la réunion de la Chambre. Nous verrons bien qui aura raison de ceux là ou de ceux qui affirment que le Journal officiel sera muet demain.

Cinq heures. Je viens de parcourir les boulevards: ils ont leur aspect habituel, et rien ne pourrait donner à supposer que nous sommes à la fin de la journée qu'on avait appelée à l'avance la folle journée. Les troupes ont été consignées dans

leurs quartiers, et Paris n'a été traversé aujourd'hui que par les soldats qui allaient relever leurs camarades de service aux postes des palais et des ministères ou établissements publics.

Dans le faubourg Saint Antoine, tous les ateliers sont restés ouverts et pas un ouvrier n'a quitté son travail. Sur le boulevard Montmartre, j'ai vu M. E. Pelletan se promenant tranquillement au bras de M. Jules Perry: on les regardait, mais c'était tout.

Une rectification à ce que je vous dis en commençant: il y a eu deux petits incidents comiques sur la place de la Concorde entre une heure et demie et deux heures. M. Gagne, l'archi-toqué, s'est approché de l'obélisque: il a prononcé quelques mots sans suite: les personnes qui étaient auprès de lui ont ri et lui ont jeté des gros sous. Il s'est retiré majestueusement en grognant dans sa barbe blanche. Un moment après le petit père Janrey, de l'Opinion Nationale a paru sur la place: quelques ouvriers l'ont pris pour M. Raspail et allaient commencer une ovation. L'erreur a été tout de suite reconnue et le petit père Janrey s'est esquivé.

On me dit au dernier moment que l'Empereur vient de parcourir les boulevards en voiture découverte: on croit que la soirée se passera sans le moindre désordre.

CH. CAGOT.

Paris, mercredi 27 octobre.

Voilà les incertitudes disparues en ce qui concerne les résolutions du gouvernement: il y a eu hier conseil des ministres et le Journal officiel reste muet encore ce matin. Le Constitutionnel avait donc raison hier quand il démentait le bruit de la convocation anticipée des Chambres. Le gouvernement persiste dans sa décision, se réservant de donner les raisons de sa conduite aux représentants accrédités du pays.

La journée du 26 s'est passée avec un calme parfait; la population est occupée de ses affaires ou de ses plaisirs, et le gouvernement n'a fait aucun étalage de forces, dissimulant même les précautions prises pour parer à toute éventualité.

Quelle est la moralité à tirer de cette attitude du gouvernement et de la population parisienne? Pour le savoir, il faut entendre parler des hommes des divers partis qui apprécient les faits chacun à leur point de vue.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
 du 29 octobre 1869.

— 16 —

### TRISTAN DE BEAUREGARD

PAR LE  
 MARQUIS DE FOUDRAS.

XI.

ENCORE L'INTÉRIEUR DES BRIANT. — LEUR SOCIÉTÉ.

(Suite)

Ses manières étaient dignes, simples et respectueuses, son ton parfait, son langage un peu solennel. Il portait de la poudre, et on pouvait juger, par la date des événements dans lesquels il avait joué un rôle actif, mais honnête, qu'il devait avoir au moins soixante-quinze ans.

Son fils Simon n'en avait que vingt-cinq à l'époque dont nous parlons, et on aurait difficilement trouvé un plus aimable jeune homme. Son enfance avait été pure et sa jeunesse était studieuse. Envoyé à dix-

neuf ans à Paris, pour y faire son droit, il y avait, sauf le temps des vacances, passé cinq années pendant lesquelles il n'avait pas causé une heure d'inquiétude à son père. Il était beau, calme et sérieux; simple et modeste, il ignorait les richesses natives de son cœur, et les trésors lentement amassés de son intelligence. Son front élevé avait la gravité de la méditation sans la tristesse qu'elle produit quand elle est une fatigue au lieu d'être un besoin. M. Ragonneau adorait Simon, qui aimait son père avec cette tendresse respectueuse dont la jeunesse d'aujourd'hui a quelque peu oublié les bonnes traditions.

Telles étaient les personnes que réunissait, pour le moment, le salon de la famille Briant.

On avait déjà parlé de la pluie et du beau temps, du nouveau sous-préfet, des prochaines élections (en France, on regarde toujours les élections comme prochaines), et enfin du fameux traité de Londres, qui menaçait de troubler la paix de l'Europe; mais comme tout cela était bien sérieux, on passa aux jeunes Beauregard.

— Ah! ils ont fait là, et toute la contrée avec eux, une perte bien grande — dit M. Ragonneau. Le comte était un homme excellent.

— Bien orgueilleux et bien enroulé — reprit Fourcy qui n'avait jamais pu pardonner à Beauregard son titre de comte.

— M. de Beauregard orgueilleux! — s'écria madame Briant — je n'ai jamais connu d'homme plus simple. Je puis en parler pertinemment, moi qui ai vécu dans son intimité depuis que je suis dans ce pays.

— Ma foi, madame, je répète ce que je vous ai entendu dire plus de cent fois — continua Fourcy.

— Enfin le pauvre homme est mort — ajouta du Cantel — et comme je n'ai jamais eu qu'à me louer de lui, je le regrette beaucoup.

— Il était fort honorable — repartit à son tour d'Artimon.

— Il avait des manières charmantes avec les femmes — dit madame du Cantel, en se reculant pour éviter un impertinent rayon de soleil qui venait traitreusement la chercher dans la place la plus obscure du salon, qu'elle avait choisie en arrivant.

Simon était auprès de la fenêtre coupable; il s'empressa de baisser un rideau en damas de laine rouge, dont la bienveillante et ingénieuse transparence ne laissa plus arriver sur le visage de madame du Cantel qu'un jour doux et rosé des plus favorables. Un charmant sourire paya ce service.

— Sait-on quels sont les projets de ces pauvres jeunes gens? — demanda madame de Fourcy.

Ils n'en ont aucun encore — répondit Briant.

— Eh bien! je vais vous dire ce qui arrivera — interrompit vivement Fourcy — M. de Beauregard voudra bâtir, vivre en grand seigneur, parce qu'il croit l'être; il se ruinera, ira à Paris mendier les faveurs du gouvernement, et sa sœur finira par faire un détestable mariage.

Ses vertus seront toujours une dot qui lui permettra de choisir — dit M. Ragonneau.

— Je suis tout à fait de cet avis — ajouta madame Briant. — Malheureusement mademoiselle Alliette a une déplo-

nable santé.

— Vous ne m'aviez pas dit cela — mon cher docteur — repartit M. Ragonneau avec une vivacité pleine de la plus affectueuse sollicitude.

— On ne m'a pas consulté — murmura Briant, tenu en arrêt par le regard impératif de sa femme. — Et puis, vous savez, mon cher, nous autres médecins, nous ne devons parler de ces sortes de choses qu'avec une extrême réserve: cependant, je ne partage pas les craintes de ma femme.

— Vous autres médecins, vous êtes si insensibles! — dit madame Briant avec aigreur. — Corinne, mon amour — continua-t-elle — donnez-moi cet éventail qui est sur la cheminée, je trouve qu'il fait une chaleur étouffante aujourd'hui.

Corinne se leva, traversa le salon avec une grâce charmante, et rapporta à madame Briant l'éventail demandé. Le but de sa mère était atteint: elle avait voulu mettre en relief la brillante jeunesse de sa fille, afin que chacun put la comparer dans sa pensée à Alliette dont elle venait de parler de manière à faire valoir ce contraste.

La matinée s'écoula ainsi jusqu'à l'heure où Lazare, affublé d'une livrée beaucoup trop longue et prodigieusement trop large pour sa taille, vint annoncer que le dîner était servi.

Pendant cette importante cérémonie, rien ne troubla la joie de madame Briant. D'abord M. Ragonneau se dirigea de lui-même vers une place modeste, de sorte que la droite et la gauche de la maîtresse de la maison purent être occupées par du Cantel et Fourcy; puis Corinne fut convenablement encadrée entre d'Artimon et

madame du Cantel, ce qui empêcha Simon de causer avec elle; ensuite le dîner fut bon, le second service ne se fit pas attendre, quoiqu'une remarque que les petits pois étaient encore rares, enfin le dessert arriva sur la table comme une armée de vétérans habitués de longue main à la manœuvre.

Du Cantel prodigua les citations historiques, les proverbes défigurés, les bons mots travestis, etc., etc.; d'Artimon produisit quelques calembours qui n'avaient guère servi que deux ou trois fois; Briant désarticula habilement toutes les volailles et trouva du premier coup le fil d'un jambon; chacun fut gai, bienveillant; on mangea beaucoup, et le soir on admira les jeunes plantations de la cour anglaise et les fleurs d'un nouveau parterre qu'on avait dessiné sous les fenêtres de Corinne.

A huit heures, les équipages des convives, moins la patache, que M. Ragonneau avait eu l'attention délicate d'envoyer en avant, se rangèrent au bas du perron. Derrière eux, Lazare tenait la petite jument morvandelle de d'Artimon.

On monta donc en voiture. Du Cantel était déjà dans le fond de sa berline, quand le chevalier passa près de lui au petit galop.

— Regardez donc, Briant — s'écria-t-il — ce diable de d'Artimon, il monte à cheval comme un Bucéphale.

XII.

UN AMI VÉRITABLE.

Ce serait faire injure à la pénétration de nos lecteurs que de leur demander s'ils ont deviné l'empressement de madame